



ELIZABETH HOYT

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE

*Le lion
& la colombe*



POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Elizabeth Hoyt

Née en Amérique, elle a beaucoup voyagé, enfant, à travers l'Europe. Diplômée d'anthropologie de l'Université du Wisconsin, elle se lance quelques années plus tard dans la carrière d'écrivain. Traduite en plusieurs langues, elle est l'auteure de séries à succès, dont la plus célèbre est *Les trois princes*, très remarquée par des milliers de lectrices dans le monde et par la critique. Sous le pseudonyme de Julia Harper, elle écrit également des romances contemporaines.

Le lion
et la colombe

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

LES TROIS PRINCES

- 1 – Puritaine et catin
N° 8761
- 2 – Liaison inconvenante
N° 8889
- 3 – Le dernier duel
N° 8986

LA LÉGENDE DES QUATRE SOLDATS

- 1 – Les vertiges de la passion
N° 9162
- 2 – Séduire un séducteur
N° 9229
- 3 – Le reclus
N° 9309
- 4 – Le revenant
N° 9360

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE

- 1 – Troubles intentions
N° 9735
- 2 – Troubles plaisirs
N° 9899
- 3 – Désirs enfouis
N° 10001
- 4 – L'homme de l'ombre
N° 10165
- 5 – Le lord des ténèbres
N° 10506
- 6 – Le duc de minuit
N° 10618
- 7 – Cher monstre
N° 11081
- 8 – Garde du cœur
N° 11303

ELIZABETH
HOYT

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE – 9

Le lion
et la colombe

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Dany Osborne*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

SWEETEST SCOUNDREL

Éditeur original

Grand Central Publishing, a division of Hachette Book Group, Inc.

© Nancy M. Finney, 2015

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2016

*À la mémoire de ma mère,
Beverly Walton Kerr McKinnel
1940-2005*

1

Il était une fois un roi si monstrueux qu'il dévorait ses propres enfants.

Extrait du *Lion et la colombe*

Septembre 1741, Londres, Angleterre

Il en fallait beaucoup pour pousser Ève Dinwoody à agir.

Depuis cinq ans, elle menait une vie paisible. Elle habitait une jolie maison dans un quartier qui, même s'il n'était pas à la mode, était tout à fait décent. Elle avait trois serviteurs : Jean-Marie Pépin, son garde du corps marié à Tess, la jolie et rondelette cuisinière, et Ruth, sa bonne, une jeune fille passablement écervelée. Son passe-temps, peindre des miniatures, était devenu une activité qui lui rapportait un supplément de revenus non négligeable. Elle avait un animal familier, une colombe à laquelle elle n'avait pas encore donné de nom.

Elle aimait sa vie paisible. La plupart du temps, elle prenait plaisir à rester chez elle, penchée sur ses miniatures, travail qu'elle interrompait régulièrement pour donner des grains d'orge à sa colombe sans nom. En fait, Ève Dinwoody était peu sociable.

Mais si on la provoquait, elle était capable de s'arracher à sa vie tranquille. Or Dieu savait que M. Harte, propriétaire et directeur de Harte's Folly, était un provocateur-né. Harte's Folly était le plus important lieu de divertissement de Londres, avec son jardin et surtout son théâtre. Du moins l'était-il jusqu'à ce qu'il brûle intégralement un an auparavant. Maintenant, M. Harte procédait à sa reconstruction et dépensait dans l'opération des sommes scandaleuses.

C'était à cause de ces dépenses qu'Ève se tenait, de bonne heure ce lundi matin, sur un palier, au second étage d'une peu reluisante pension, les yeux fixés sur une porte obstinément fermée.

Une goutte d'eau de pluie coula du bord de son chapeau et s'écrasa sur le parquet usé. Le temps était absolument épouvantable, aujourd'hui.

— Voulez-vous que je défonce cette porte ? lui demanda gentiment Jean-Marie.

Il mesurait pas loin de deux mètres, et son visage d'ébène luisait sous une perruque d'un blanc de neige dans la chiche clarté. Jean-Marie avait conservé une pointe d'accent créole de sa jeunesse dans les Antilles françaises.

Ève carra les épaules.

— Non, merci. Je m'occupe de M. Harte moi-même.

L'expression de Jean-Marie se fit dubitative.

— Je vais le faire ! lui assura Ève en toquant de nouveau à la porte. Monsieur Harte ! Je sais que vous êtes là ! Veuillez ouvrir *immédiatement*.

Ève avait déjà frappé à deux reprises sans succès. Néanmoins, après la deuxième tentative il y avait eu un craquement sonore de l'autre côté du battant.

Elle leva le poing pour la quatrième fois : M. Harte allait bien finir par répondre, tout de même !

La porte s'ouvrit soudain à la volée. Ève recula instinctivement et heurta la puissante poitrine de Jean-Marie. L'homme qui se dressait dans l'embrasure était passablement intimidant. Pourtant, il était bien plus petit que Jean-Marie et à peine plus grand qu'Ève. Mais ce qui lui manquait en stature était compensé par la largeur de sa carrure : ses épaules touchaient presque le chambranle. Une chevelure fauve en bataille tombait sur ses épaules. Son visage était dépourvu de joliesse, avec des traits puissants, taillés à la serpe. Il avait l'air redoutable. Il était la masculinité incarnée.

Tout ce qui effrayait Ève.

L'homme considéra Jean-Marie, s'appuya au chambranle, puis reporta son attention sur Ève.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit-il de la voix rauque et tout à fait inconvenante d'un homme à peine réveillé.

— Monsieur Harte ? s'enquit-elle.

Au lieu de répondre, il bâilla et se passa la main sur la figure.

— Je suis désolé, chérie, mais je n'ai plus de rôle à distribuer pour le théâtre. Peut-être que si vous revenez dans, disons, deux mois, quand nous monterons *Comme il vous plaira*... Vous feriez éventuellement une passable...

Il s'interrompit, fixant le nez d'Ève – ce qu'elle jugea grossier –, puis acheva :

— ... bonne, j'imagine.

Il tourna la tête et cria par-dessus son épaule :

— Y a-t-il des bonnes dans *Comme il vous plaira* ?

— Une bergère ! répondit une voix féminine au très joli accent.

M. Harte, s'il s'agissait bien de lui, ramena son regard sur Ève. À l'évidence, il ne regrettait pas son offensante suggestion.

— Voilà. Désolé. Mais je tiens à préciser qu'à votre âge et...

Cette fois, il donna carrément une petite tape sur le nez d'Ève.

— ... avec ça, je chercherais quelque chose *derrière* la scène, chérie.

Là-dessus, il voulut refermer la porte sans plus de cérémonie. Mais Ève, excédée, le prit de vitesse. Elle bloqua le battant du pied, le poussa d'un coup d'épaule et franchit carrément le seuil.

M. Harte – et Ève le déplora – ne recula pas comme il aurait dû le faire.

D'abord interloqué, il darda ensuite sur elle un regard mauvais.

D'aussi près, elle voyait nettement les veinules rouges dans ses yeux injectés de sang. Il ne semblait pas s'être servi d'un rasoir depuis plusieurs jours et il empestait l'alcool aigre.

Toutefois, le vrai problème, c'était sa masculinité, qui était presque étouffante.

Ève sentit sa vieille panique commencer à l'envahir, mais elle réussit à la maîtriser. Cet homme ne représentait aucune menace pour elle. En tout cas, pas de *cette* façon. Elle était une femme adulte. Elle aurait dû terrasser toutes ces peurs des années auparavant. Et, Jean-Marie était juste derrière elle.

— Ôtez-vous de là, je vous prie, dit-elle fermement.

— Écoutez, chérie, je ne connais pas votre nom, grommela Harte, je ne sais pas qui vous êtes, et si vous pensez que c'est de cette façon qu'une actrice obtient un rôle dans mon théâtre, vous êtes...

— Je ne suis pas une actrice, le coupa Ève d'un ton clair et fort, craignant que Harte ne fût dur d'oreille ou trop imbibé d'alcool pour l'entendre. Mon nom est Ève Dinwoody.

— Dinwoody...

La mine de Harte, au lieu de s'éclairer, s'assombrit, ce qui aurait dû le rendre encore plus inquiet.

Et pourtant, curieusement, ce n'était pas le cas.

Il était visiblement désorienté et Ève en profita pour se glisser dans la chambre.

Avant de s'arrêter net.

Un chaos absolu régnait dans la pièce. Le mobilier dépareillé était recouvert de... de choses sales. Tables et chaises croulaient sous les journaux et les livres, le sol en était jonché. Dans un coin, un énorme amas d'étoffes multicolores était surmonté d'une couronne dorée. Dans un autre, le portrait grandeur nature d'un homme barbu était appuyé à une maquette de bateau de près d'un mètre cinquante, avec voiles et gréements complets. Du manteau de la cheminée, un corbeau empaillé dardait un œil noir sur la visiteuse et sur le foyer, une bouilloire fumait près d'une pile instable d'assiettes et de tasses. Cette pièce était tellement remplie d'objets divers qu'il fallut à Ève un moment pour remarquer la femme nue dans le lit.

Un lit placé en plein centre de la chambre, énorme, massif, doté d'un baldaquin et de rideaux dorés et pourpres comme dans un harem turc. Et au beau milieu, une sensuelle odalisque dont une courtepointe jaune recouvrait à peine les formes. Ses cheveux ébène coulaient sur ses épaules à la peau mate. Le carmin de ses lèvres semblait naturel.

Ève écarquilla les yeux lorsqu'elle comprit ce qui s'était passé dans cette chambre quelques instants plus tôt. Son regard alla de M. Harte à la femme, puis revint sur M. Harte.

L'imposant et viril M. Harte, qui semblait maintenant fort irrité.

La femme s'assit et la courtepointe glissa dangereusement jusqu'à la pointe de ses seins.

— Qui sont ces gens ? s'enquit-elle avec un accent italien très prononcé.

M. Harte croisa les bras et se campa sur ses jambes écartées. Une posture qui faisait saillir ses biceps et les muscles de ses cuisses.

— Je ne sais pas, Violetta.

— Je vous prie de m'excuser, dit Ève à la femme apparemment prénommée Violetta.

Mais pourquoi M. Harte occupait-il autant d'espace dans cette pièce encombrée ?

— Si j'avais su que vous étiez en négligé, mademoiselle, je vous assure que je n'aurais pas... poursuivit Ève.

M. Harte l'interrompit d'un ton sarcastique.

— Vous avez déboulé chez moi ! Vous êtes entrée de force ! Non mais quel toupet !

— Je vous assure que... répéta Ève, les yeux rivés sur cet homme horrible.

Cette fois, ce fut l'odalisque qui l'interrompit.

— Ce n'est pas un problème, dit-elle en souriant, révélant ainsi un espace incongru entre ses incisives.

Puis elle haussa les épaules et la courtepointe abandonna le combat : elle glissa jusqu'à sa taille.

M. Harte regarda quelques instants, comme fasciné, la poitrine dénudée, se ressaisit et se tourna vers Ève.

— Qui êtes-vous ?

— Je vous l'ai déjà dit, répondit Ève entre ses dents serrées. Je suis Ève Dinwoody et...

— Dinwoody ? Mais c'est le nom du gestionnaire du duc de Montgomery ! Il signe ses lettres « E. Dinwoody » de l'écriture la plus maniérée que j'aie jamais vue...

Il fronça soudain les sourcils.

Jean-Marie et l'odalisque attendaient la suite, tout comme Ève. Les yeux verts de M. Harte s'écarquillèrent.

— Oh... Que je sois damné...

— Sans nul doute, approuva Ève en lui décochant un sourire hypocrite. Mais avant que cela arrive, je suis venue couper votre ligne de crédit.

Et voilà. L'inévitable prix à payer pour une nuit de beuverie, songea amèrement Asa Makepiece, connu de presque tous sous le nom de M. Harte. Au cours des heures de brouillard aviné de la veille, il avait pensé que c'était une bonne idée de coucher de nouveau avec Violetta. Pourtant, il savait que la cantatrice était l'atout maître de Harte's Folly ! C'était pure folie que de prendre le risque de s'engager dans une relation sentimentale avec elle.

Bon sang...

Les conséquences d'une nuit d'ivresse, à savoir roulements de tambour dans les tempes et apathie, le mettaient en position désavantageuse pour discuter avec la harpie qui lui faisait face.

Il posa ses yeux douloureux sur Mlle Dinwoody. Elle était grande, pour une femme. Mince, la poitrine plate et un visage où l'on ne voyait que son nez, épais et long. Elle n'avait vraiment rien d'attirant, ce qui convenait parfaitement à une garce qui comptait bien réduire à néant ce qu'il avait réalisé avec sa sueur et son sang. Elle était là pour saccager son rêve, rendre vaines ces interminables nuits blanches passées, Dieu lui pardonne, à négocier avec le diable, à élaborer des plans désespérés ! Elle voulait anéantir ses espoirs de réussite, cette peste, tout ce à quoi il aspirait, tout ce pour quoi il s'était battu comme un lion, dans la détresse et la rage, tout ce qu'il avait perdu et voulait faire renaître. Son foutu Harte's Folly, elle était en train d'essayer de le lui voler !

— Vous n'avez pas le droit de me couper les fonds !

— Je vous garantis que je l'ai, riposta-t-elle d'un ton à rendre la reine jalouse.

Elle n'avait pas peur de lui, il devait la créditer de cela, bien qu'en cet instant ce fait l'horripilât.

— Le duc de Montgomery m'a promis une ligne ouverte de crédit, dit-il en plaquant violemment la main sur le dessus de la table.

Il l'y laissa : cet appui lui permettait de ne pas vaciller.

— Nous avons programmé une réouverture, poursuivit-il, dans moins d'un mois. Les musiciens ont leurs partitions, les danseurs répètent, et une douzaine de couturières travaillent nuit et jour pour finir les costumes. Vous ne pouvez pas me couper les fonds, femme !

— Le duc ne vous a pas donné carte blanche pour le voler, répliqua Ève, les lèvres pincées. (Pour qui se prenait-il pour oser fixer ainsi son nez trop long ?) Je vous ai envoyé des lettres dans lesquelles je vous disais vouloir examiner vos livres de comptes, les reçus de vos derniers achats, être informée d'une manière ou d'une autre de la façon dont vous dépensez des milliers de livres, et vous avez ignoré tous mes courriers.

— Des courriers ! s'écria-t-il, incrédule. Je n'ai pas le temps pour de fichus courriers ! J'ai un théâtre à finir de construire, un jardin à planter, des ténors, des sopranos et, Dieu me vienne en aide, des castrats à gérer. Et des mimes, des musiciens à engager, à faire répéter, à garder de bonne humeur, ou au moins d'humeur à travailler dur. Et un opéra à monter. Que pensez-vous que je suis ? Un foutu aristocrate efféminé qui écrit des missives ampoulées ?

— Je pense que vous êtes un homme d'affaires. Un homme d'affaires qui devrait, au moins, être capable de tenir le compte de ses dépenses.

— Mes *dépenses* sont visibles dans tout Harte's Folly ! rugit-il. Dans les bâtiments, les plantations, le personnel employé ! Qui êtes-vous pour avoir l'audace de me demander des comptes ?

Il la toisa et enchaîna :

— Pourquoi le duc a-t-il embauché une femme comptable ? Qu'êtes-vous pour lui ? Sa maîtresse ? Franchement, il pourrait trouver mieux.

Derrière lui, Violetta prit une profonde inspiration.

Les yeux de Mlle Dinwoody s'agrandirent. Tiens, ils étaient bleus, s'aperçut Harte. Aussi bleus qu'un pur ciel d'été. Et il regretta presque sa remarque.

Presque.

— Je suis, déclara-t-elle d'une voix claire et ferme, la sœur du duc.

Il haussa un sourcil, sceptique. Elle s'était présentée comme « Mlle Dinwoody ». La sœur d'un duc aurait dit « Lady Ève ».

Au vu de sa réaction, elle pinça encore plus les lèvres.

— Nous n'avons pas la même mère.

Ah, voilà l'explication : elle était une bâtarde issue du père – mais cela ne faisait pas moins d'elle une aristocrate.

— Et votre sang bleu vous qualifie pour gérer les finances du jardin ?

— Le fait que mon frère m'ait chargée de gérer ses fonds me qualifie.

Elle inspira, rejeta les épaules en arrière, ce qui eut pour résultat de faire saillir sa maigre poitrine.

— Et, reprit-elle, rien de tout cela n'a de rapport avec ce qui nous occupe. À partir de maintenant, j'interromps votre ligne de crédit. M. Sherwood, du Théâtre Royal, a offert de racheter les parts de mon frère dans Harte's Folly. Je vous préviens, je considère sérieusement sa proposition, dans la mesure

où elle semble être la seule issue pour que mon frère revoie son argent. Je ne suis venue vous l'annoncer en personne que par pure courtoisie.

Elle pivota sur ses talons et sortit de la chambre avec la dignité d'une princesse de haut rang. Son géant de valet adressa un petit sourire narquois à Asa avant de la suivre.

Courtoisie ? Incrédule, Asa se répéta le mot alors que la porte se refermait. Où cette femme avait-elle vu de la courtoisie au cours des cinq dernières minutes ? Il se tourna vers Violetta et écarta largement les bras.

— Foutu maudit Sherwood ! Elle veut vendre Harte's Folly à mon rival numéro un ! Peu importe que Sherwood ait parlé avec son cul : il n'a pas un fifrelin pour acheter les parts de Montgomery. Nom de Dieu ! Avez-vous jamais rencontré une femme aussi déraisonnable ?

La soprano haussa les épaules, ce qui fit s'agiter les plus jolis seins de Londres... détail sans importance dans l'immédiat.

— Ce n'est pas vraiment votre plus grand souci pour le moment, n'est-ce pas, Asa ?

— Quoi ?

Il secoua la tête. Bon Dieu, à cette heure-ci, il était trop tôt pour jouer aux devinettes avec une bonne femme.

— Asa, *caro*... reprit-elle en soupirant.

— Chut !

Il alla coller l'oreille à la porte, puis revint vers elle.

— Vous savez que je déteste qu'on entende prononcer mon prénom.

— Je doute que Mlle Dinwoody et son valet espionnent derrière le battant. Monsieur Harte, avez-vous besoin de l'argent que cette femme contrôle ?

— Bien sûr que j'en ai besoin ! tonna-t-il.

Violetta fit la moue.

— Dans ce cas, vous devriez lui courir après.

— Cette femme est dure, condescendante et mauvaise comme une teigne ! Et vous suggérez que je la poursuive ?

Il agita le bras en direction de la porte.

— Êtes-vous folle ?

Elle sourit.

— Folle, moi ? Non. Mais vous, si, d'imaginer que rester ici à pester va changer quoi que ce soit. Mlle Dinwoody tient les cordons de votre bourse et sans ses subsides, ma foi, je m'en irai, de même que tous ceux qui travaillent dans votre si belle entreprise. Je vous aime, *caro*, vous le savez, mais je dois manger, boire et m'acheter de ravissantes toilettes. Alors si vous souhaitez conserver Harte's Folly, allez !

— Oh, merde...

Il savait que Violetta avait raison.

— Et, Asa, mon amour...

— Quoi ? grommela-t-il alors qu'il se dirigeait déjà vers la porte.

— Rampez devant elle.

Marmonnant des jurons, Asa dévala le branlant escalier en bois de sa pension. En son for intérieur, il reconnaissait que Violetta avait un bon jugement en ce qui concernait les gens. Si elle estimait qu'il devait s'aplatir devant cette femme pour avoir l'argent, alors il le ferait.

Même si cela lui valait une crise d'apoplexie.

Il déboula dans la rue sous la bruine tiède d'un ciel gris et nuageux. Mlle Dinwoody et son valet marchaient devant lui en direction d'une voiture.

— Hé, ho ! cria-t-il en courant. Mademoiselle...

Il avait projeté de lui poser la main sur l'épaule lorsque le valet s'était interposé entre eux en un éclair.

— Ne touchez pas ma maîtresse.

— Je ne lui veux aucun mal, assura Asa, mains levées, paumes ouvertes bien en évidence.

Il s'essaya à un sourire pour s'attirer les bonnes grâces du colosse mais ne réussit qu'à grimacer.
Rampe...

— J'espérais présenter mes excuses à votre maîtresse.

Il se pencha pour voir Ève, et le valet bougea de concert avec lui.

— Présenter mes plus plates excuses. M'entendez-vous, chérie ?

Il en avait été réduit à crier par-dessus l'épaule de l'homme. Tout ce qu'il distinguait de Mlle Dinwoody était l'arrière de la capuche de sa cape noire.

— Je vous entends très bien, monsieur Harte, lui renvoya-t-elle d'un ton glacial.

Enfin, le Noir s'écarta, comme s'il avait reçu un ordre audible de lui seul, et Asa, de nouveau, se retrouva face aux yeux bleus.

Dont le regard ne s'était pas adouci.

Il ravala une réplique bien sentie et déclara entre ses dents serrées :

— Je suis désolé, madame. Je ne sais ce qui m'a pris de m'adresser à une dame de cette façon, surtout à une dame aussi...

Il se reprit à temps avant de mentionner sa beauté. C'eût été un peu gros...

— ... bien que vous. J'espère que vous trouverez assez d'indulgence au fond de votre cœur pour me pardonner de vous avoir offensée, mais si cela vous est impossible, je le comprendrai parfaitement, vraiment.

Le valet émit un grognement.

Asa l'ignore et sourit.

Largement.

Apparemment, Mlle Dinwoody était immunisée contre son sourire. Ou contre les hommes en général. Les yeux bleus s'étrécirent.

— J'accepte vos excuses, monsieur Harte, mais si vous imaginez qu'un tel ramassis d'absurdités m'amènera à changer d'avis à propos de l'argent de mon frère, vous vous trompez lourdement.

Elle pivota derechef sur ses talons, prête à repartir.

Enfer et damnation !

— Attendez !

Ce fut sur l'épaule du valet, qui avait recommencé son manège, que la main d'Asa, destinée à Ève, se plaqua.

— Voulez-vous bien vous calmer, mon vieux ? dit Asa. Je n'ai pas l'intention d'assassiner votre maîtresse en plein Southwark.

— Monsieur Harte, vous m'avez fait perdre suffisamment de temps, intervint Ève, très aristocratiquement méprisante, en contournant son valet.

— Bon Dieu, me laisserez-vous au moins exposer mes arguments ? lança Asa plus fort qu'il ne l'aurait voulu.

Ève battit des cils et ouvrit la bouche, manifestement outrée. Sans nul doute n'était-elle pas habituée à ce que les roturiers s'adressent à elle de cette manière.

— Non, fit-il, non, ne dites rien.

Il n'avait nul besoin qu'elle réplique vertement. Cela eût décuplé sa rage.

Il prit une profonde inspiration. La colère n'avait pas marché, les insultes non plus et ramper pas davantage. Quelle tactique...

Soudain, il trouva.

Il se pencha légèrement en avant sans se soucier de l'esquisse de mouvement du valet.

— Viendrez-vous ?

— Pardon ? Que je vienne où ?

— À Harte's Folly.

Elle secouait déjà la tête.

— Monsieur Harte, je ne vois vraiment pas ce que...

— Seulement cela, la coupa Asa, soutenant le regard de la jeune femme et le gardant captif par sa seule volonté. Vous n'avez pas vu Harte's Folly depuis que les travaux ont commencé, n'est-ce pas ? Venez constater comment je dépense l'argent de votre frère, voir ce que j'ai déjà réalisé et ce que je pourrais réaliser dans le futur. Me permettriez-vous de vous le montrer ?

Elle secoua de nouveau la tête mais les yeux bleus étaient moins durs.

Enfin, *un peu* moins.

— Je vous en prie, continua-t-il à plaider en baisant la voix jusqu'à lui donner une tonalité intime.

S'il était une chose qu'Asa Makepiece savait faire, c'était enjôler une femme. Même une femme avec un balai coincé dans le c... !

— S'il vous plaît, mademoiselle, donnez-moi juste... non, donnez une chance à Harte's Folly.

Gagné ! Enfin, il avait dû retrouver son fameux charme, ou alors la femme avait le cœur plus tendre qu'il ne l'avait cru, car après une hésitation, elle opina.

Ève savait qu'elle avait commis une erreur au moment où elle avait acquiescé. Pourquoi avait-elle fait cela ? Peut-être à cause de la prestance de ce M. Harte, si solide, si imposant, tout en muscles, à cause de la pluie qui mouillait sa chemise et collait l'étoffe devenue transparente à ses épaules. Ou peut-être à cause de sa voix, qui s'était faite de velours lorsqu'il avait plaidé sa cause. Ou alors celle de ses yeux, toujours injectés de sang mais tout de même

d'un vert lumineux qui réchauffait en cette froide journée.

À moins que l'homme ne fût un sorcier capable de jeter un sort aux dames, sort qui les poussait irrésistiblement à agir contre leurs intérêts, à satisfaire les désirs du sorcier.

Quoi qu'il en soit, elle avait accepté et devait maintenant se résigner à passer des heures à arpenter d'étranges endroits dans Southwark sous la pluie avec un homme qu'elle n'appréciait même pas.

Ce fut alors que le plus extraordinaire des phénomènes se passa.

M. Harte sourit !

Elle n'aurait pas dû être aussi surprise. Après tout, il avait souri, un peu plus tôt. Mais méchamment, sarcastiquement, ou hypocritement pour tenter de la circonvenir.

Ce sourire-là était différent.

Il était sincère.

Ses larges lèvres s'étaient relevées sur des dents bien blanches, avaient creusé des fossettes sur les joues de M. Harte et il avait subitement paru attirant. Charmant. Presque beau ainsi, en pleine rue, en manches de chemise sous la pluie, les cheveux trempés, une goutte d'eau roulant sur son visage bronzé.

Et ce qui était terrible, vraiment terrible, c'était qu'Ève avait la ridicule certitude que le sourire de M. Harte lui était destiné.

À elle, et elle seule.

Ridicule, oui. Car elle ne doutait pas un instant qu'il souriait parce qu'il avait obtenu gain de cause. Ce sourire n'avait rien à voir avec elle. Absolument rien. Pourtant, elle ne parvenait pas à réprimer cette ridicule envie de croire que ce sourire était pour Ève Dinwoody. Et cela la rendait toute chaude à l'intérieur. Chaude et... un peu excitée.

Et il le savait, cet horrible individu. Elle s'en rendit compte à la manière dont s'élargit son sourire et aux petites étincelles dans ses iris verts.

Elle se raidit et ouvrit la bouche, déterminée à revenir sur son accord, à renvoyer l'homme à ses occupations pour, ainsi, pouvoir rentrer chez elle et peut-être profiter d'une bonne tasse de thé.

Mais M. Harte était roué. Il s'inclina immédiatement puis, de la main, montra la voiture de louage derrière Ève.

— Prendrons-nous votre voiture, mademoiselle ?

Elle avait dit qu'elle irait. Ou du moins, fait signe qu'elle était d'accord. Une femme bien née ne devait pas revenir sur sa parole – ou plutôt son hochement de tête.

Et ce fut ainsi que, cinq minutes plus tard, Ève se retrouva assise dans la voiture à côté de Jean-Marie, M. Harte, l'air très satisfait, en face d'elle, dans les rues de Southwark.

— D'habitude, bien sûr, mes hôtes arrivent par le fleuve, expliqua Harte. Nous avons un ponton avec des marches en pierre et du personnel d'accueil habillé en pourpre et jaune afin de donner l'impression d'entrer dans un autre univers. Une fois que mes hôtes ont montré leur billet, ils empruntent une allée éclairée de torches et de lanternes. Tout le long du chemin, il y a des cascades lumineuses, des jongleurs, des faunes dansants et des dryades. S'ils le souhaitent, les visiteurs peuvent faire halte dans le jardin, ou bien l'explorer plus avant. Ils peuvent aussi aller jusqu'au théâtre.

Ève était venue à Harte's Folly une fois avant qu'il ne brûle, un an ou deux auparavant. Elle avait apprécié sa soirée au théâtre, même si elle n'était pas accompagnée d'un chevalier servant ni d'un ami, mais de Jean-Marie. Elle n'avait pas vraiment d'amis.

Elle secoua la tête : ce détail était sans importance.

— Tout cela me semble extrêmement cher, monsieur Harte, remarqua-t-elle, incapable de masquer sa désapprobation.

M. Harte montra son agacement avant de se ressaisir et d'afficher une expression innocente. Ève se demanda pourquoi il se donnait cette peine. Cet homme était transparent. Toutes ses émotions se lisaient sur son visage comme dans un livre ouvert et lorsqu'il s'adressait à elle, ces émotions étaient très négatives.

Ce qui la laissa de marbre, naturellement.

— C'est effectivement cher, mademoiselle, mais il faut que cela le soit. Mes hôtes viennent pour le spectacle, pour être émerveillés, ébahis. Dans tout Londres, il n'y a aucun endroit comme Harte's Folly. Ni même dans le *monde* !

M. Harte était penché en avant, les coudes sur les genoux. Ses épaules semblaient occuper tout l'espace. À moins que ce ne fût sa personnalité qui rendît l'habitable si petit. Ses larges mains étaient grandes ouvertes, comme s'il cherchait à saisir des opportunités.

— Pour faire de l'argent, mademoiselle, je dois dépenser de l'argent. Si mon Harte's Folly ressemblait à tous les autres lieux de divertissement, si les costumes étaient usés, les acteurs fades et sans inspiration, si l'entretien des plantations n'était pas fait quotidiennement, personne ne viendrait. Personne ne paierait le prix du billet d'entrée.

À regret, Ève se prit à se demander si elle n'avait pas porté un jugement hâtif. Cet homme était fier et grandiloquent. Et très, très agaçant. D'accord. Mais peut-être avait-il raison. Peut-être, en exploitant Harte's Folly, pourrait-il rendre avec profit son investissement à son frère.

Toutefois, par nature, elle était toujours prudente.

— J'attends que vous prouviez ce que vous avancez, monsieur Harte.

Il s'adossa à son siège, comme s'il avait déjà gagné son approbation et en était satisfait.

— C'est ce que je m'appête à faire.

La voiture négocia un virage et tout à coup, un peu attrayant haut mur de pierre apparut.

Étonnée, Ève interrogea Harte du regard.

— Évidemment, ceci est l'entrée de service, mademoiselle Dinwoody.

La voiture s'immobilisa. Jean-Marie se leva immédiatement, descendit, déploya le marchepied et tendit la main pour aider Ève.

— Merci, murmura-t-elle. Dites au cocher de nous attendre.

M. Harte sortit de la voiture d'un bond athlétique et se dirigea vers une porte de bois ménagée dans le mur. Il l'ouvrit et leur fit signe de le suivre.

Ils débouchèrent dans un fouillis de haies qui bordaient des allées boueuses, ce qui n'évoquait certainement pas un merveilleux jardin, mais M. Harte avait précisé qu'il s'agissait là de l'entrée de service.

— Cette porte ne devrait-elle pas être fermée à clé ? s'enquit Ève.

— Si. Et elle le sera lorsque Harte's Folly sera ouvert à la visite. Nous ne voudrions pas avoir de gens qui baguenaudent ici sans avoir payé l'entrée. Mais pour le moment, nous n'en sommes qu'à la construction et c'est plus pratique pour les livreurs de passer par là.

— Vous n'avez pas de problèmes avec des voleurs ?

M. Harte se renfrogna.

— Je...

Il s'interrompit : le long de l'une des allées, un jeune rouquin accourait à leur rencontre. Ève

reconnut immédiatement M. Malcolm MacLeish, l'architecte que son frère avait engagé pour reconstruire le théâtre.

— Harte ! s'écria MacLeish, Dieu merci, vous êtes là. Les maudites tuiles pour le toit sont arrivées et la moitié sont brisées. Et pourtant, le chauffeur en exige le paiement avant de décharger ! Je ne sais pas si je dois renvoyer tout le lot ou me servir de ce qui est utilisable. Nous sommes en retard et il pleut dans le théâtre. Les bâches ne résisteront pas.

Le jeune homme s'arrêta pour reprendre son souffle et écarquilla alors les yeux en découvrant Ève.

— Oh, mademoiselle Dinwoody ! Je n'avais pas imaginé vous voir ici.

Et il s'empourpra jusqu'à devenir rouge brique.

Ève ressentit aussitôt un peu de sympathie pour le jeune homme. La dernière fois qu'elle avait vu MacLeish, il l'avait suppliée de l'aider à se défaire de la pression qu'exerçait le duc sur lui. Le malheureux était probablement très embarrassé de la rencontrer.

Elle lui adressa un petit sourire rassurant.

— Bonjour, monsieur MacLeish.

Il se rappela alors ses bonnes manières et la gratifia d'une élégante courbette.

— À vous aussi, mademoiselle Dinwoody.

Il inspira profondément, manifestement pour retrouver ses moyens, et ajouta :

— Vous êtes une éclatante lumière en cette morne matinée.

Le délicieux charme dont faisait habituellement montre l'architecte.

— Allons-nous voir votre livraison de tuiles, monsieur MacLeish ?

— Je...

Interloqué, l'architecte regarda Harte.

Le propriétaire du jardin fronça les sourcils.

— Mademoiselle Dinwoody, je ne vous ai pas amenée ici pour que vous vous penchiez sur les ennuyeux problèmes de gestion.

— Mais peut-être est-ce précisément ce sur quoi *je* devrais me pencher. S'il vous plaît, conduisez-nous, monsieur MacLeish.

L'architecte attendit le signe d'approbation de Harte avant de repartir en sens inverse sur l'allée boueuse.

Ève souleva ses jupes et marcha prudemment. Elle regrettait de ne pas avoir de socques pour protéger ses souliers, qui allaient être ruinés par l'humidité et la boue.

— Je vous avoue, monsieur Harte, que d'après votre description, j'imaginai que le jardin serait...

Ève n'acheva pas, cherchant un terme qui ne vexerait pas Harte alors qu'ils longeaient un massif d'iris fanés.

— ... terminé, dit Jean-Marie, qui avait trouvé le terme en négligeant le tact.

Jean-Marie avait réussi à ternir la mine déjà contrariée de M. Harte.

— Naturellement, le jardin n'est pas sous son meilleur jour quand il pleut. Venez par là.

Ils contournèrent un grand arbre. Un étang apparut alors.

— D'ici, vous pouvez voir ce que sera Harte's Folly.

L'étang était ravissant, avec son île au centre et le petit pont arrondi qui la reliait à la rive. Un autre arbre, jeune et bien droit, avait été planté sur la berge, soulignant la perspective. Même dans la bruine, il émanait de l'ensemble une impression de féerie.

Ravie, Ève se rapprocha... et s'enfonça dans une flaque boueuse, trempant ses souliers, ce qui brisa net l'enchantement.

Elle se tourna vers M. Harte dont le regard monta de ses chaussures sales à ses yeux.

— Évidemment, nous améliorerons les allées avant l'ouverture.

— Je l'espère, répondit froidement Ève en secouant l'un après l'autre ses pieds souillés.

Ils continuèrent à cheminer en silence. Ses orteils s'engourdisaient sous l'effet du froid tandis qu'elle marchait les yeux rivés sur les larges épaules de M. Harte.

Cinq minutes plus tard, ils arrivèrent à proximité de plusieurs bâtiments. Celui qui se dressait au centre était manifestement un théâtre, dont l'ample escalier de marbre aboutissait à une galerie néoclassique à colonnades. Avec son haut fronton orné de bas-reliefs classiques représentant des acteurs sur scène, le théâtre était un bâtiment impressionnant, même avec les bâches qui couvraient le toit.

Sur le devant, un énorme fourgon attelé. Trois hommes discutaient âprement d'une voix forte, entourés par d'autres qui écoutaient, à côté du fourgon. Cette petite foule était disparate : une demi-douzaine de femmes en robes jaune vif assorties scandaleusement courtes. Des danseuses, sans doute. Une femme vêtue d'une extraordinaire robe rouge, au visage encore maquillé. À côté d'elle, une autre femme, rondelette, en tenue plus ordinaire, qui tenait un corset à moitié achevé. Plusieurs hommes : des ouvriers, des jardiniers. L'un d'eux portait un râteau sur l'épaule. Quant aux autres, mieux habillés, ils avaient des instruments de musique variés calés sous le bras.

— Payez-nous sinon on fait demi-tour et on ramène c'tte charrette de l'aut' côté du fleuve ! cria l'un des charretiers.

— Qu'on paie pour quoi ? rétorqua un homme mince au visage intelligent et aux cheveux sombres. Pour un charchement te tuiles gassées ? Bah !

Il leva les mains d'un air dégoûté avant de poursuivre :

— Ce théâtre, il ne sera jamais fidi. Mes musiciens ne peuvent pas répéter avec te l'eau qui leur coule tans le cou.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de tuiles brisées ? s'exclama M. Harte.

Tous se tournèrent vers lui et quelques-uns se mirent à parler en même temps. M. Harte les fit taire.

— Un à la fois ! Vogel ?

L'homme mince aux cheveux sombres s'approcha, les yeux brillants de rage.

— Le théâtre n'est touchours pas fidi ! MacLeish a bromis le mois ternier et est-ce que cela a été fait ? Nein ! Il a bromis cedde semaine et...

— Ce n'est pas ma faute s'il pleut, argua MacLeish. Et permettez-moi de vous dire que travailler au milieu de musiciens n'a pas été une sinécure !

M. Vogel eut une moue de mépris.

— Foudriez-fous que nous fassions l'ouferture sans afoir répété ? Bah ! Fous ne connaissez rien à la musique, fous, les Anglais.

— Je suis écossais ! Vous...

M. Harte plaqua la main sur l'épaule de l'architecte et s'interposa entre lui et M. Vogel.

— Alors ? Mes tuiles ?

— Pas ma faute si elles sont arrivées comme ça, répondit le chef des couvreurs, d'un ton soudain conciliant. C'est comme ça que je les ai eues et c'est comme ça que je les ai livrées.

— Et c'est comme ça que je vais les renvoyer, conclut M. Harte. Je paie des tuiles intactes, pas des débris.

— Je peux tout remporter ! gémit le couvreur. Mais je n'en recevrai pas d'autres avant début décembre au mieux.

M. Harte s'avança, menaçant.

— Nom de Dieu, mon bonhomme, je...

Les deux vantaux de la porte du théâtre s'ouvrirent à la volée et un petit homme aux jambes torses en manteau orange dévala les marches. Ève cilla, étonnée : s'agissait-il là de M. Sherwood, le propriétaire du Théâtre Royal ? Mais que...

— Sherwood ! rugit M. Harte en faisant un pas vers le petit homme. Que faites-vous dans *mon* théâtre ?

Sherwood ne parut pas conscient du danger.

— Harte ! Quelle agréable surprise ! J'ignorais que vous vous leviez d'aussi bonne heure. Et Mlle Dinwoody ! Un plaisir, mademoiselle. Un vrai plaisir.

— Monsieur Sherwood, fit Ève en saluant d'un léger hochement de tête.

— Votre grâce exquise illumine cette journée, mademoiselle, s'extasia-t-il en sautillant.

Il portait de travers une épouvantable perruque blanche.

— Avez-vous fait part de mon offre à M. Harte, mademoiselle ?

— Vous n'avez pas l'argent pour racheter les parts de Montgomery, grogna Harte.

— Je ne l'ai effectivement pas, répliqua gaiement Sherwood, mais mon commanditaire l'a.

M. Harte sembla soudain grandir, grossir. Ses mains se fermèrent en poings. Ève recula, nerveuse, et s'abrita dans l'ombre réconfortante de Jean-Marie.

— Quel commanditaire ? interrogea Harte. Vous ne pouvez pas avoir...

Un homme de haute taille sortit soudain du théâtre, coiffé d'une perruque bouclée lavande et d'un manteau rubis flamboyant orné de cascades de dentelle aux manches et au col.

Il considéra l'assemblée, vrilla l'air d'un cri aigu en voyant M. Harte et lança le bras en avant comme pour repousser le propriétaire de Harte's Folly.

— Non ! s'exclama-t-il, vous n'allez pas réussir à me circonvenir, Harte ! Pas même avec toute votre éloquence !

— Mais que faites-vous, Giovanni ? demanda Harte d'une inquiétante voix basse et profonde.

Ève regarda autour d'elle : personne ne s'inquiétait donc du tempérament irascible de M. Harte ?

Apparemment pas. Tous les yeux étaient rivés sur le grand homme qui descendait les marches et Ève comprit qu'il s'agissait de Giovanni Scaramella, le célèbre castrat.

— Il vous quitte, Harte ! lança Sherwood, triomphant, confirmant ainsi les pires craintes d'Ève. Giovanni vient au Royal. Le plus talentueux castrat de Londres chantera désormais *exclusivement* pour mon théâtre.

— Vous ne pouvez pas faire cela, Gio ! protesta Harte. Vous avez donné votre accord pour chanter pour moi toute cette saison. Nous nous sommes serré la main !

— Vraiment ? demanda le chanteur en ouvrant des yeux effarés. Mais M. Sherwood a un théâtre déjà bâti, un magnifique opéra tout prêt, et beaucoup d'argent pour moi. Vous, Harte, vous n'avez que de la boue et un toit qui prend l'eau.

Il haussa les épaules et ajouta :

— Est-ce si étrange que cela que j'aille chanter au Théâtre Royal ?

— J'ai toujours sur moi un engagement prêt à être signé, Harte, dit M. Sherwood en brandissant un feuillet. Je pensais que vous le saviez déjà.

Les yeux de Harte se réduisirent à une fine fente et sa voix, lorsqu'il répondit, descendit encore de quelques octaves. Ève mit davantage de champ entre eux.

— Vous, maudit...

— Hé ! le coupa en criant M. Sherwood, vous avez peut-être volé Robin Goodfellow, vous avez peut-être volé la Veneziana, mais où irez-vous sans castrat comme premier chanteur, hein ?

M. Harte ne pipa mot. D'un seul mouvement, il marcha sur le petit homme et lui écrasa son poing dans la figure.

M. Sherwood tomba en glapissant, un flot de sang jaillissant de son nez.

M. Harte resta debout au-dessus de lui, toujours tête nue et en manches de chemise. La pluie continuait à tremper l'étoffe qui moulait comme une seconde peau ses muscles puissants et ses épaules.

Il était l'incarnation du sauvage, du barbare, du *mâle*.

Ève prit une profonde inspiration et eut du mal à relâcher son souffle. Elle n'aimait pas la violence. Elle ne l'avait jamais aimée.

Tout ceci était une gigantesque erreur. Le jardin était un fouillis, l'opéra semblait ne jamais devoir être achevé, et M. Harte n'était qu'une bête brutale.

— Emmenez-moi loin d'ici, Jean-Marie, chuchota-t-elle.

2

Le roi avait consulté un oracle à propos de la naissance de son premier fils. L'oracle avait dit que dès que l'un de ses enfants verrait minuit le soir de son dix-huitième anniversaire, le roi mourrait. En revanche, si le roi dévorait le cœur de chacun des enfants qu'il aurait engendrés, il vivrait éternellement.

Extrait du *Lion et la colombe*

Bridget Crumb tenait la maison de l'homme le plus vicieux d'Angleterre.

Valentine Napier, duc de Montgomery, était doté d'une beauté à la finesse presque féminine. Il était puissant, richissime et, d'après ce qu'avait pu constater Bridget, totalement amoral. Elle n'avait été embauchée par le duc que quelques semaines avant qu'il ne s'exile. L'un des nombreux laquais de Sa Grâce avait eu vent de sa réputation, à savoir celle de « meilleure gouvernante de Londres », et en avait aussitôt informé son maître. Montgomery avait alors offert à Bridget le double des gages qu'elle recevait chez lady Margaret St. John. Mais l'argent n'avait été qu'une raison parmi d'autres qui avaient poussé Bridget à accepter très rapidement le poste. Juste avant de partir en Europe, lord Montgomery

s'était entretenu une fois avec elle, et distraitemment enquis du sort de son majordome qui avait quitté sa place. Elle lui avait expliqué poliment que l'homme avait décidé de rentrer chez lui, au pays de Galles. Ce qui était, au sens strict, exact. Mais elle avait omis de préciser qu'elle avait largement encouragé le majordome à réaliser son rêve, à savoir abandonner sa fonction pour tenir un magasin. Elle n'avait pas non plus signalé qu'elle ne lui chercherait pas de remplaçant : pourquoi s'encombrer d'un autre serviteur mâle qui eût risqué de discuter son autorité ?

Désormais, Bridget détenait la charge absolue de Hermes House, la maison de ville du duc, ce qui était tout à fait pratique compte tenu des autres raisons qui l'avaient motivée à se mettre au service de Montgomery.

L'absence d'un majordome amenait Bridget à souvent ouvrir elle-même la porte lorsqu'un visiteur se présentait.

Lorsque ce jour-là, quelqu'un toqua, elle s'avança sur le prétentieux dallage de marbre rose veiné de vert, poli le matin même à 6 heures précises. Elle s'arrêta devant un miroir enchâssé dans un cadre doré pour vérifier que sa coiffe était droite et que les rubans en étaient nettement noués sous son menton. Elle n'avait que vingt-six ans, un âge étonnamment précoce pour occuper une position telle que la sienne, et elle s'était rendu compte que cela contribuait à asseoir son autorité.

Elle ouvrit la porte. La sœur du duc se tenait sur le seuil avec son valet. À la différence du duc, Mlle Dinwoody était simple et banale. Ils n'avaient en commun que leur chevelure cuivrée.

— Bonjour, mademoiselle.

Elle libéra le passage afin que Mlle Dinwoody et le valet entrent.



POUR elle

J'ai Lu pour Elle

Achetez vos livres préférés
livrés directement chez vous,
ou téléchargez-les en un clic sur
www.jailupourelle.com

**Profitez
de nombreux
avantages!**

- Précommandez les **futures parutions**
- **Donnez votre avis** sur vos lectures
- **Accéder à un service client** à votre écoute
- **Recevez des cadeaux** en édition limitée
- **Rencontrez** des auteurs et des éditeurs...



À très vite sur www.jailupourelle.com!



11478

Composition
FACOMPO

Achévé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 25 avril 2016.

Dépôt légal avril 2016.
EAN 9782290127490
OTP L21EPSN001535N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion